Nos lectrices écrivent...

Autor(en): **Soder-Bolomey, Suz.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **65 (1977)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-274790

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Billet de la paysanne

LA PAYSANNE FACE AUX PROBLÈMES AGRICOLES

L'émission de TV « En direct avec » M. PIOT, Directeur de la Division Fédérale de l'Agriculture, a créé un malaise difficile à effacer. Tous les chiffres avancés, livrés à un public non averti, ont causé beaucoup de tort à notre profession.

Qu'il me soit permis, aujourd'hui, de reparler de certains problèmes évoqués. Car, plus le temps passe, plus se développent les sentiments de malaise et d'injustice en face d'Autorités qui pensent sans bouger les mains, qui se trompent ou se contredisent parfois sans avoir à endosser les sanctions de leurs erreurs.

Voilà qui, pour les travailleurs de la terre, est impossible. De l'inattention, du laisser-aller, un manque de connaissances, et la récolte sera perdue, de façon irréversible.

Nous subissons les conséquences de décisions contradictoires. Pas libres de semer, de planter ou d'élever ce que l'on veut, nous devons nous en référer aux directives de l'Etat, qui décide, fixe les prix, prend en charge les récoltes. La paysannerie et le peuple l'ont voulu ainsi, et les premiers nommés ne diraient rien si les « clauses » du contrat étaient respectées.

Côté revenu, pourquoi s'en référer au salaire d'un ouvrier qualifié ? Est-il possible de comparer ? Chacun fournit le travail qui lui est propre, dans le métier qu'il a choisi. Mais serait-ce peut-être que, dans l'échelle des salaires, la comparaison avec d'autres salaires de l'économie créerait une disparité plus gênante encore ? Pourquoi ne tient-on pas compte, dans le calcul de ce prétendu revenu, des capitaux investis (l'ouvrier ne doit pas acheter son outil de travail) de la durée et du nombre de journées de travail, des risques, de l'indispensable collaboration de la paysanne (dont le travail n'est reconnu que pour le 63% de celui d'un ouvrier) ? Pourquoi devons-nous, pour la seule cotisation AVS, payer le 8,9% alors que les salariés ne consentent qu'un 5% ?

Quant à la surproduction, laitière en particulier, elle est la conséquence imméritée de l'effort qui a été fait ces dernières années pour suivre l'évolution générale, pour essayer de compenser, par la quantité, l'augmentation inquiétante des frais de production. On pénalise les producteurs suisses en leur faisant endosser une part du déficit (en abaissant le prix du lait à 69 ct. au lieu de 75 ct/l.) mais on continue à accepter des milliers de quintaux de lait produits à des prix français ou italiens (en zones), on ne lutte pas contre certaines sociétés (multinationales ou autres) qui remplacent à l'occasion cette denrée de première nécessité par un vulgaire produit blanchissant, ou contre ces fabricants de biscuits qui renoncent au beurre pour le remplacer par des corps gras meilleur marché. Qui reçoit le bénéfice de ces tromperies ? Ne peut-on faire appel, à ce niveau-là, à un peu de solidarité ? Cet été, quantité de bêtes ont été abattues à cause de la sécheresse. Savez-vous que les chaînes de distribution et les bouchers ont touché 3,50 à 4,50 fr./kg pour stocker cette viande ? Si, comme on l'a dit, celle-ci subit une perte de qualité, avez-vous vu, au moment des Fêtes, de la viande honnêtement déclarée de qualité inférieure ?

Cette liste pourrait être encore longue. On a un peu trop tendance à culpabiliser les gens de la terre en répétant sans cesse que notre agriculture coûte cher, laissant par là entendre qu'on vit aux crochets de l'Etat. Mais les paysans suisses échapperont peut-être un jour aux fatalités qui alourdissent leur sort. L'opinion publique reconnaît maintenant la valeur sociale de la paysannerie, dont dépend, en grande partie, la sauvegarde et l'entretien de l'environnement. On commence à entrevoir ce qu'il adviendrait d'une terre à laquelle on cesserait de prodiguer des soins. Si les critères du bonheur sont difficiles à déterminer, songez tout de même que, pour rétablir l'équilibre perturbé par la folle expansion de ces dernières années, nous avons besoin les uns des autres, quels que soient nos métiers ou nos conditions de vie, et que l'échange est possible, nécessaire. De cette interdépendance acceptée naîtra l'unité de notre pays.

Mireille Wahlen-Jaton

En Suisse
Un mouvement « Femmes pour la paix »

A la suite de notre dernier article consacré à Belfast et au mouvement pour la paix fondé par deux femmes irlandaises, nous n'aurions jamais osé espérer pouvoir directement enchaîner avec une semblable réalisation, suisse cette fois. Eh bien, si ! une association « FEMMES POUR LA PAIX » s'est constituée à Lucerne mardi 18 janvier 1977 à l'instigation de quelques femmes.

Sans attaches politiques ni confessionnelles, ce mouvement recrute ses membres dans tous les cantons, mais n'entend pas limiter son action à notre pays. Essentiellement féminin — il désire en effet travailler en étroite collaboration avec les associations féminines existantes — il n'exclut néanmoins pas la participation active des hommes. Car son objectif les concerne tout autant : promouvoir la paix, et l'esprit de paix surtout, à travers le monde.

Une première action de grande envergure, destinée à « lancer » le mouvement, prendra la forme d'une exposition patronnée par l'Union des femmes lucernoises et la conseillère nationale Josi Meier. Prévue pour avril, elle s'est donné pour thème d'opposer la famine dans le monde aux stocks massifs de bombes et autre matériel de guerre... Si le mouvement vous intéresse, s'il peut compter sur votre collaboration, alors prenez contact avec son secrétariat à Meggen (Lu), Obermattweg 1, tél. 041/37 22 28.

Gabrielle Widmer

Comment préparer sa retraite

« ... je n'allonge pas cette lettre, ma chère, car Belle-maman est là pour une dizaine de jours. Depuis la retraite de mon beau-père, ils font la tournée des petits-enfants. Nous, les enfants, avons plutôt l'impression d'être là pour assurer le vivre, le couvert et l'éducation discutable à leurs yeux, de leurs enfants. Si je te dis « Belle-maman », c'est qu'elle est toute la journée avec moi, alors que son mari est venu avec elle ! Mais lui s'intéresse à ce qui se passe en ville, flâne, va assister à une séance du Grand Conseil, participe à un tour expliqué de monuments, etc. Betty (elle veut que les enfants l'appellent comme ça quand eux sont habitués à nous entendre parler d'elle comme de grand-maman) veut m'aider, ce qui est très chic de sa part. Mais quelques heures seule me feraient du bien. Le hic, c'est que j'ai l'impression qu'à elle aussi, cela la repose d'être séparée de mon beau-père pendant un petit peu de temps dans la journée, alors qu'elle n'avait pas l'habitude de l'avoir « sur le dos » comme elle dit, du matin au soir... »

C'était là, résumé en quelques lignes, le problème de nombreux couples. Mais comment demander à une maîtresse de maison dévouée, qui ne s'est occupée que de ça toute sa vie, de subitement ne pas s'intéresser qu'à ça ? La solution, en séjour chez des amis et des parents, c'est d'aller flâner de son côté et de donner rendez-vous à son mari en fin de journée. La plus gentille des brus a, en effet, besoin de quelques heures chez elle sans tiers, si possible. Ce qui ne veut pas dire qu'elle doit flanquer sous la pluie sa mère ou celle de son mari. L'idéal — comme cela se fait dans des pays plus hospitaliers que le nôtre — c'est de la faire inviter par une amie ou une autre, pour qu'elle se sente faisant partie d'un cercle. Elle sera ravie de rentrer dans sa « seconde maison » raconter sa journée ou son déjeuner quand les petits-enfants rentrent de l'école. Et si elle peut donner un coup de main pour les devoirs, quel cadeau ! Tandis que vouloir à tout prix faire un cake dans une cuisine qu'on ne connaît pas bien occasionne plus de tintouin à la bénéficiaire qu'autre chose.

Toutes ces considérations ne font que condenser l'opinion assez répandue de la génération suivante : grand-papa utilise finalement mieux le temps de sa retraite que sa femme... en voyage. A la maison, c'est une autre histoire. Habituée à diriger son ménage, sa femme ne s'ennuie pas une seconde à la maison, même si elle a eu une activité professionnelle. Les femmes, en général, savent assez bien garder de leurs anciennes activités l'essentiel. Mais en déplacement dans un autre intérieur, elles ont une peine inouïe à se retenir de donner des conseils ou pire, des appréciations.

Mais la belle-maman de notre histoire avait plus d'un tour dans son sac, malgré des critiques parfois un peu sévères sur l'éducation de ses petits-enfants. Rentrés au bercail, elle fit remarquer à Monsieur qu'il n'avait jamais été dans son propre canton à une séance publique des heureux élus. Qu'il n'avait jamais participé à un tour de ville commenté, ni cherché avec une ténacité digne d'éloges tel instrument pour dénoyauter les olives ou tout autre outil d'utilité évidente et urgente.

Les petits séjours chez les autres, ce peut être comme la langue d'Esope, le meilleur ou le pire. Mais tout au début d'une retraite, il est préférable, même avec des finances modestes — l'échelle des possibilités est vaste — de faire un petit voyage tout à fait dans l'inconnu. Même relativement près; cela n'a rien à voir avec les kilomètres.

Dès lors, la présence du vieux compagnon est précieuse et le plaisir de partager ses moindres impressions un bienfait qu'il ne faut amoindrir pour rien au monde quand on a la chance de pouvoir se déplacer à deux.

Les psychologues, sociologues et autres « ogues » sont tous d'accord que l'équivalent des activités ménagères, pour ceux qui n'aiment pas jardiner ou cultiver les joies du collectionneur, par exemple, sont le bricolage et le do-it-yourself, ces deux mamelles de la sérénité après la retraite. Valable pour les deux sexes. Même si les doigts sont moins agiles, les articulations moins souples. L'étude d'une langue étrangère, le baccalauréat à 75 ans, peut-être. Mais sûrement les petites victoires dans la vie quotidienne, amusantes ou utiles. Et... qui ne représentent pas un drame si on ne les obtient pas. Ils conseillent aussi d'y associer la génération montante : en même temps qu'un porte-journaux, on apprend les derniers mots d'argot. On se sent toujours dans la course. Tout est là.

C.S.

Nous avons lu pour vous

LA CONDITION FÉMININE à travers les âges

par Monique PIETTRE

(Editions France-Empire)

Voici une fresque magistrale de la condition féminine à travers l'histoire des civilisations.

En 300 pages Monique Piettre a su survoler l'évolution de la femme de la période paléolithique à nos jours. Survol précis, élégant, objectif, où l'érudition de l'auteur n'est jamais prise en défaut. Monique Piettre retrace la condition féminine prise dans son ensemble, en recherchant des fils conducteurs, et dégage des constantes à travers les siècles. L'aventure plurimillénaire de la femme se résume en trois grandes étapes : celle de la « Mère » aux époques plus lointaines; puis celle de « l'Epouse » ébauchée dans certaines civilisations antiques et promue ensuite par le christianisme; enfin celle de la « Personne » s'émancipant lentement de la fin du Moyen Age jusqu'aux temps modernes.

La femme chef de clan dans l'Inde védique, la femme-prêtresse, la femme-scribe en Babylone, Judith — modèle des filles d'Israël personnifiant la nation sainte, la femme émancipée dans le droit romain — voici quelques aspects de la femme dans les temps reculés.

En Orient, en Grèce et dans la Rome antique, du Christianisme à la Renaissance, du XIXe siècle à nos jours, l'auteur suit pas à pas l'évolution des mœurs avec ses périodes de progrès et aussi ses retours en arrière.

Ainsi en Italie, à Salerne, dès le XIe siècle une école de médecine libre confère ses diplômes à des femmes, alors qu'en Pologne, au XIVe siècle, une jeune fille avide de s'instruire s'habille en homme et suit pendant deux ans les cours de l'Université de Cracovie, avant d'en être exclue. Il a fallu attendre 1840, où la seule université d'Europe ouvrant ses portes au sexe féminin était celle de Zurich.

Plus près de nous, Alexandre Dumas père s'exclamait : « Si l'audace venait à une femme de se prétendre secrétaire, elle perdrait toute féminité en mettant le pied dans un bureau. »

Dans sa conclusion l'auteur estime que la promotion actuelle de la femme est plus décisive que celle du passé; d'une part elle englobe des domaines nouveaux, tel celui de la politique; d'autre part elle n'exclut aucune classe sociale. La recherche de l'épanouissement de la « Personne » est devenue une requête légitime et toute femme aspire aujourd'hui à l'accomplissement de ce que Betty Friedan appelle sa « quatrième dimension ».

Le style du livre est limpide, alerte, clair, c'est dire que cet ouvrage se lit facilement. Il a d'ailleurs été couronné par l'Académie française.

En résumé : un livre à lire absolument, si l'histoire de la condition féminine vous intéresse.

Olesia Mentha

Nos lectrices écrivent...

Dans le premier numéro 1977 de Femmes Suisses trois articles m'ont suggéré les quelques réflexions que voici.

Aujourd'hui Belfast : Marie Pierre Carretier y met magistralement en lumière d'une part le visage atroce de la guerre et d'autre part les extraordinaires figures de deux femmes qui ont pris conscience jusqu'à l'action et qui, par l'action, révèlent au monde entier l'absurdité des guerres. Car il ne s'agit pas seulement de la guerre d'Irlande. Une guerre est une guerre — qu'elle soit civile, offensive ou défensive — et il est hypocrite de vouloir l'excuser par un adjectif. On a été dans l'histoire jusqu'à dire « guerre sainte ». Quelle déviation de l'esprit humain !

Betty Williams donne aux femmes une clé que toutes pourraient utiliser : « Si les femmes ne voient plus dans les hommes des héros superbes, les hommes seront bien obligés de changer ». Cette phrase ouvre une voie juste, une nouvelle manière de penser. Elle démontre que le regard que la femme porte sur l'homme est agent d'évolution, et l'attitude des femmes aura un poids énorme le jour où elles comprendront le rôle qu'elles ont à jouer au sein de l'histoire de l'humanité.

Deux intéressantes interpellations au Parlement : En lisant ce second article, le parallèle qui s'établit automatiquement dans l'esprit entre l'image des femmes de Belfast et la vision de nos femmes soldats n'est-il pas intolérable ?

L'action de Betty Williams et Mairead Corrigan n'est-elle pas l'implacable révélateur de l'erreur fondamentale dans laquelle d'autres femmes sombrent en emboîtant le pas (pas de l'oie ou faux-pas) des militaires ? Et qu'on n'objecte pas qu'il ne s'agit que de guerre défensive. Je répète : une guerre est une guerre et les adjectifs qu'on lui accole ne la rendront ni moins sauvage, ni moins inutile.

Peut-on sans hypocrisie applaudir à l'action des héroïques femmes irlandaises tout en approuvant l'engagement des femmes dans un ordre militaire ?

Le troisième article est intitulé : **La médaille Nansen à Marie-Louise Bertschinger.** Il n'a rien de commun avec les deux premiers, certes, mais je ne puis m'empêcher de réagir à ces stupides honneurs posthumes. N'aurait-il pas mieux valu accorder à la vaillante et généreuse Marie-Louise Bertschinger un soutien plus efficace et peut-être plus protecteur pendant qu'elle était en vie ?

Les humains vivent trop dans le passé et dans le futur alors qu'il faudrait être toujours présent au présent, intensément.

Honneurs posthumes : inutile réparation, hypocrisie encore !

Suz. Soder-Bolomey

Madame Jane Autin, 37, rue Duperré, 35400-St. Servan — St. Malo, France, nous contacte par l'intermédiaire de l'Ambassade de Suisse à Paris.

Elle aimerait trouver une correspondante ayant les mêmes goûts littéraires (Blaise Cendrars, Lawrence Durrell, Henry Miller) et mêmes intérêts : nature sauvage, musique classique, bon folklore...